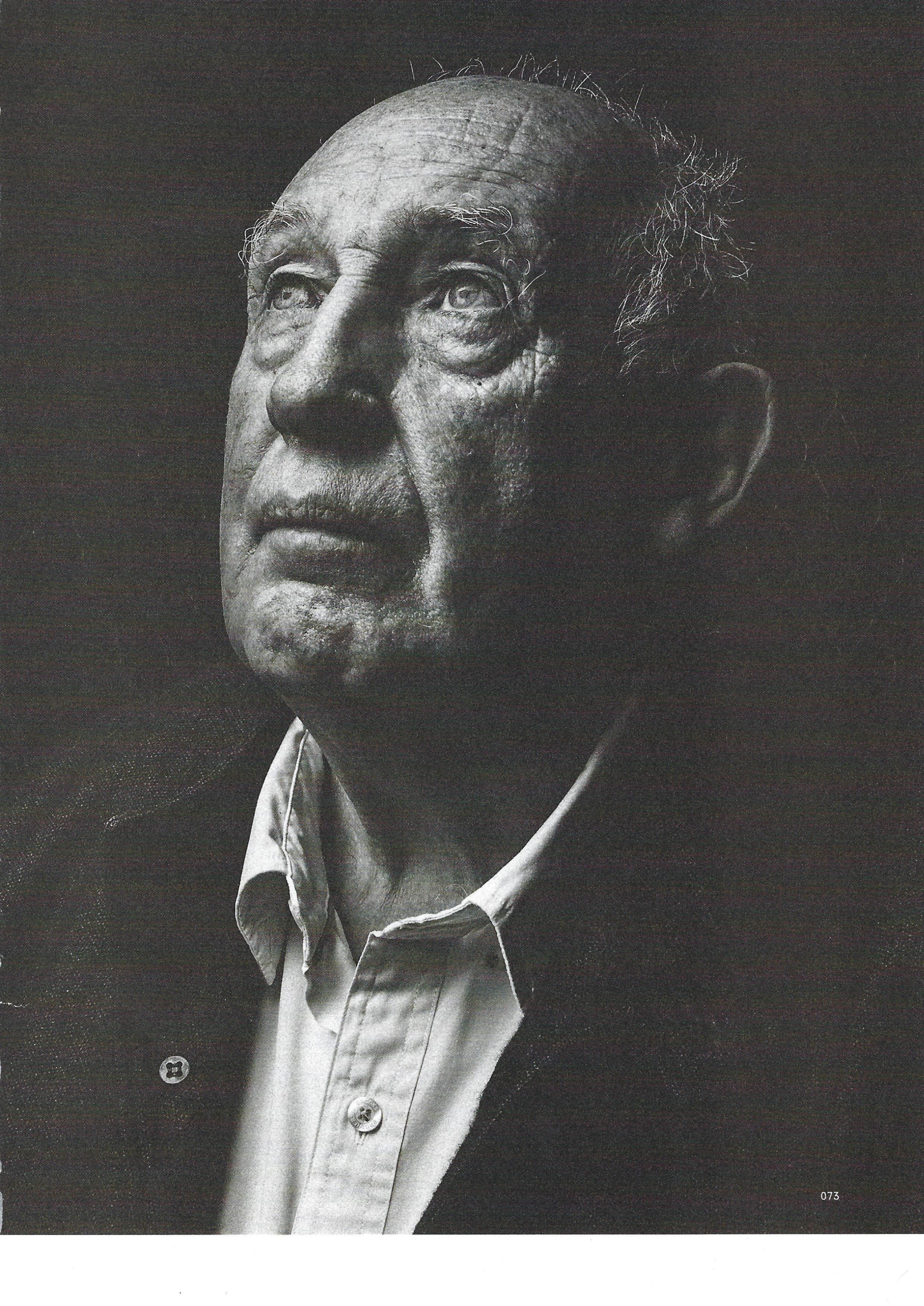
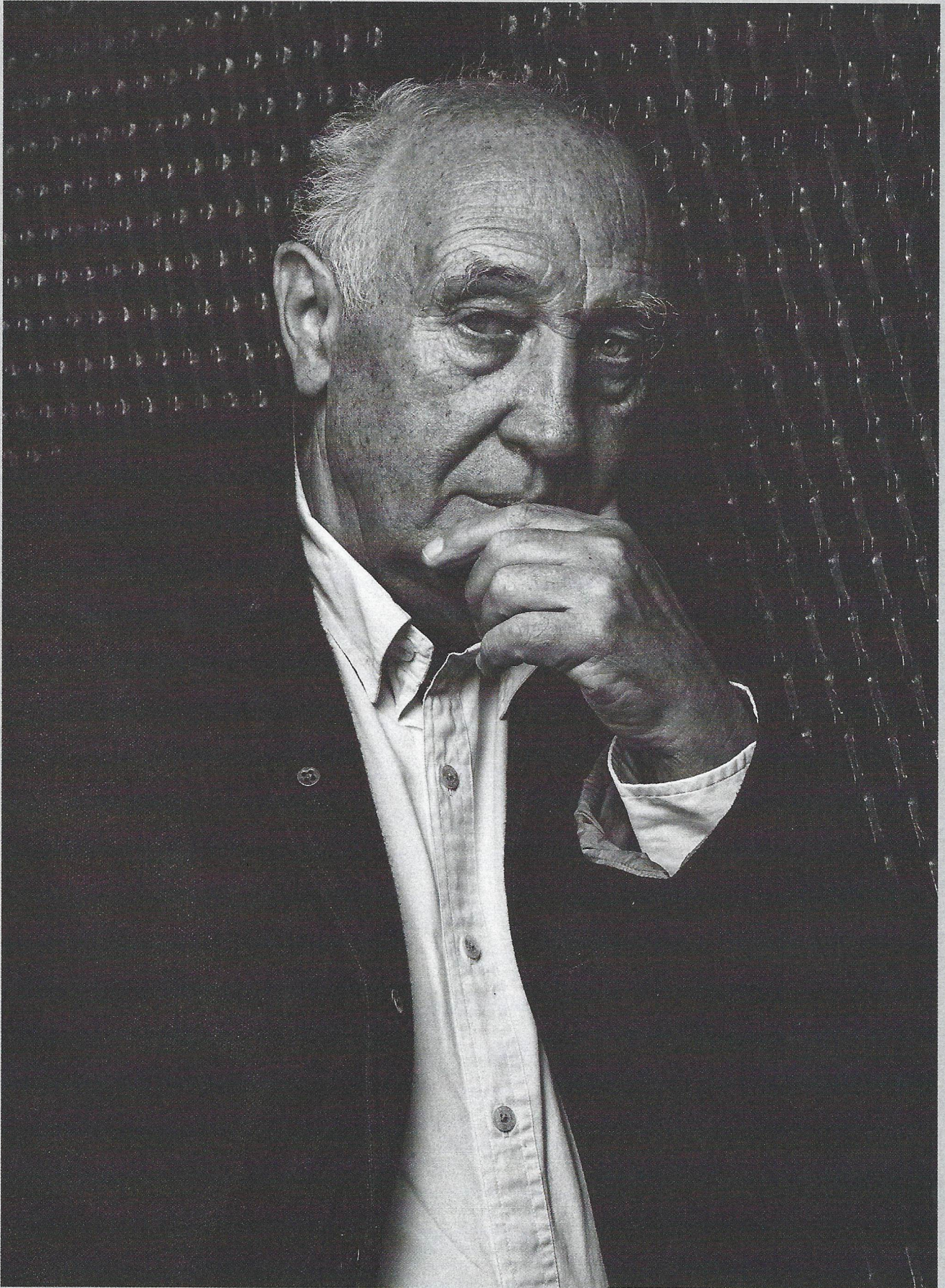


libre à la folie

RAYMOND DEPARDON

C'est l'une des plus grandes fiertés de la photographie française, et aussi l'un de ses meilleurs documentaristes. À l'occasion de la sortie de son nouveau film, *12 jours, Plugged* a rencontré - et, fait rare, photographié ! - Raymond Depardon.





Dans cette petite pièce servant de salle d'audience, les visages et les silhouettes se succèdent. Ceux des patients d'un hôpital psychiatrique lyonnais, confrontés à un juge qui décide, face à eux, de les laisser sortir. Ou pas. Accompagné de son épouse Claudine Nougaret, également productrice du film, Raymond Depardon a fait de ces audiences et du decorum hospitalier un documentaire qui fera date : *12 jours*. L'occasion d'évoquer avec lui le pourquoi du comment de ce film et sa vision du cinéma direct dont il est l'un des plus fervents ambassadeurs.

L'obsession du huis-clos

Raymond Depardon : En collaborant avec les commissaires des expositions consacrées à mon travail, j'ai réalisé que certains thèmes y étaient récurrents : la terre natale, les voyages, qui m'ont sauvé la vie. Puis la souffrance, mais avec élégance : ça, c'est mon côté XIXe. Et l'enfermement. Je ne sais pas d'où ça vient : j'ai vécu une enfance heureuse dans une ferme, mes parents ne m'ont jamais donné ne fut-ce qu'une claque ! Mais quand je suis arrivé à Paris en sortant de mon certificat d'étude, j'ai souffert. Il y avait trop de contraintes. Le vivre ensemble, « l'enfer, c'est les autres », le métro en heures de pointe... Être photographe de presse n'a pas toujours été facile, notamment à la suite de l'affaire Claustre [du nom de Françoise Claustre, archéologue française kidnappée en 1974 par un groupe de rebelles tchadiens, dont Depardon s'inspirera pour son film *La Captive du désert*, Ndr]. C'est vrai que j'ai beaucoup photographié des gens avec des murs, derrière, au fond... J'ai fait des photos sublimes de détenus dans des mitards. Mais l'enfermement ne concerne pas que les prisons, mais aussi les hôpitaux psychiatriques.

12 jours, instantané d'HP

R. D. : Nous avons filmé à l'hôpital Le Vinatier, à Lyon, qui nous a laissé carte blanche. Nous avons accès à tous les couloirs, aux chambres d'isolement, aux jardins, aux robots qui donnent désormais les médicaments car ça évite les braquages... Cette autorisation était exceptionnelle. Mais les institutions m'ont fait confiance. L'école nationale de la magistrature a pesé de tout son poids dans la décision. Encore aujourd'hui, ils se servent en cours de *Délits flagrants* (1994) et *10ème chambre, instants d'audience* (2004), même si la loi a changé depuis. Au tribunal, on est habitués à des gens qui clament : « *Je suis innocent !* ». Ici, ils disent : « *Je veux sortir !* ». Ce dont je me sens très proche.

Esthétique du documentaire

R. D. : Pour mes films *Profils Paysans* (2000 et 2005), on s'attendait à ce que j'utilise des caméras cheap. Je n'étais pas d'accord : les paysans, il faut bien les filmer. Pour *12 jours*, j'ai loué du matériel de compétition venu tout droit de Los Angeles. Et j'ai installé trois caméras dans la salle d'audience : champ, contre-champ et plan général, comme dans les comédies musicales hollywoodiennes. Beaucoup de jeunes réalisateurs l'évitent car c'est ingrat : il faut bien tenir sa trame narrative quand on l'utilise, l'effet de style n'y a pas sa place. Filmant le réel, je n'ai pas cette appréhension.

Définition du cinéma direct

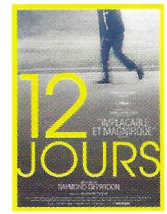
R. D. : Depuis mon premier long-métrage, sur Giscard d'Estaing (1974, *Une partie de campagne*), je n'ai jamais coupé la caméra en filmant, ce qui m'a évité de faire des « films de photographes » où les plans s'enchaînent les uns après les autres. Je suis marié avec Claudine Nougaret, une ingénieure du son qui travaille de manière très instinctive, à la Cartier-Bresson. Nos approches se rejoignent et se complètent : il faut trouver la bonne place, la bonne distance. On n'a pas mis de micro aux hospitalisés, seulement aux avocats et aux jugés, on a travaillé avec une perche, qui « tétait » le cadre de la caméra. Moi, plus je suis porte-manteau ou abat-jour, plus je suis heureux. Je ne bouge pas, je regarde.

Le deuil du montage

R. D. : On a filmé soixante-douze audiences et j'en ai gardé dix. J'ai choisi en projetant, suivant la méthode de Bresson. Je me méfiais de l'écran de montage : ce petit truc carré incite trop à la violence. Nous avons donc visionné les rushes dans une salle de cinéma. Ça permet de prendre son temps, de replonger totalement dans les paroles de ces patients. Et on fait alors le deuil de ceux qu'on ne garde pas. Le deuil, je déteste ça, on me dit souvent que je recycle mes vieilles photos parce que je n'arrive pas à trier. Mais j'ai passé tellement d'année à travailler très vite, à faire des choix encore plus rapidement... Aujourd'hui, je prends mon temps. Pour le montage, j'ai fait appel à Simon Jacquet, qui avait monté *Dixième Chambre* puis *La vie moderne*. Depuis, il a été kidnappé par Nicole Garcia ou Maiwenn, parce que les gens de fiction aiment le documentaire, ça les nourrit !

La liberté du langage

R. D. : En ouverture du film, il y a cette phrase de Michel Foucault : « *De l'homme à l'homme vrai le chemin passe par le fou* ». Les psychiatres n'aiment pas trop Foucault, moi si. Nous avons même envisagé de travailler ensemble sur mes photographies faites en service de psychiatrie avant qu'il ne décède. Mon cinéma s'inscrit dans la lignée du travail des chercheurs américains de Palo Alto comme Gregory Bateson et Erving Goffman, dont l'approche sociologique de la parole était très avant-gardiste. Comme eux, j'accorde une grande importance à la répétition. Dans un film de fiction, on ne dit jamais les choses deux fois. Mais dans la vraie vie, on passe son temps à se répéter ! — P



12 jours

Réalisé par
Raymond Depardon
(distribution
Wild Bunch)
Sortie le 29/11

En 2013, a été votée une loi selon laquelle les patients hospitalisés contre leur gré en hôpital psychiatrique doivent être présentés à un juge des libertés et de la détention avant douze jours puis tous les six mois. Lors de ces audiences, ces hommes et ces femmes en proie à une grande souffrance expliquent leur désir – ou pas – de liberté. Obéissant à son légendaire instinct documentaire, Raymond Depardon filme ces échanges avec empathie, sans pathos... et une justesse qui reste longtemps en tête. Cerise sur le gâteau : la sublime musique d'Alexandre Desplat.

“Dans un film de fiction, on ne dit jamais les choses deux fois. Mais dans la vraie vie, on passe son temps à se répéter !”
Raymond Depardon